

Catherine Safonoff

Œuvres choisies

ZOE Les
dirigeables

Album

01 Marion et Laurent ont descendu la malle jaune du grenier. Elle pèse plus de cinquante kilos et l'escalier est raide. La malle n'était pas censée bouger de là-haut, ni être ouverte par moi.

Maintenant elle est dans ma chambre, couvercle béant, son contenu partiellement étalé sur le tapis. J'ai posé une lampe par terre, je travaille accroupie ou à genoux. Je m'aide d'une lampe de poche. Position, éclairage oblique, la fatigue vient vite.

Pourtant, au début, j'ai eu un sentiment de découverte, comme si toutes ces choses accumulées au cours des ans étaient nouvelles, inconnues. Comme si chaque objet revivait, émettait une petite étincelle imprévue.

Liasses de lettres d'amis, multitude de dessins et messages des enfants, photographies, tickets de train, billets de bateau – un tas de papiers, mon bien, ma collection privée.



J'ai présenté un lot de photographies à mon éditrice. Elle y a fait un choix. À moi maintenant de trouver une légende à ces photos. Chacune réveille l'oubli, chacune promène un pinceau de lumière sur des zones désertées par ma mémoire.

Je reviens, me dit ma mémoire, je ne t'ai jamais quittée, mais tu ne l'as pas su.

Je repense au conte du Petit Poucet. La mémoire, c'est les petits graviers que sème le cadet des sept frères.



02 La double photo imprime en moi une idée fixe : cet homme et cette femme se sont aimés. Mes parents se sont mariés en 1936, je suis née en 1939. Leur apparente improductivité n'est pas voulue, je suis le fruit de trois ans de plaisir d'amour.

L'alliance de ma mère brille à son annulaire gauche. Un jour, elle arrache sa bague et la jette par la fenêtre, me disant « Si tu la trouves, tu peux la garder ! »

J'avais dix ou onze ans. Des heures, des jours, j'ai cherché l'anneau d'or, à quatre pattes dans le jardin, fouillant les touffes d'herbe, râtelant des doigts le gravier. J'aurais tant voulu redonner sa bague à ma mère !

La maison a été détruite, un immeuble se dresse là. L'anneau brille sous la terre.





03 Une expression typique d'elle. Léger contretemps, petite fâcherie feinte. Ah et puis zut ! Et elle rit. Plus tard, quand les choses iront vraiment mal, le visage de ma mère se fermera, comme un étang sous la glace. Il n'y aura plus ni photo ni photographie.



04 Le format carte postale, l'alignement des personnages – la photographie est étrangement officielle. De gauche à droite, ma cousine Francine, moi, mon grand-père maternel, ma cousine Christine. Je ne sais pas qui est la jeune femme au chapeau, un peu en retrait. Je n'ai jamais vu à mon cher grand-père Maurice un air aussi sévère. Et cette grosse, inquiétante berline noire... Où est-ce ?

Christine a maintenant quatre-vingt-neuf ans, moi quatre-vingt-six. Francine est morte jeune. Je l'aimais bien. La grande fille aux bas de laine s'est changée en sylphide, à l'occasion posant en bikini pour *Cinéma*. Elle eut entre autres Anthony Quinn pour amant, m'hébergea dans son appartement de New York. J'aime croire qu'elle a trouvé la vie gaie, toujours glissé entre les mailles.

07 À gauche, Colette, ma mère, au milieu, Juliette, sa mère, à droite, sa belle-mère, Marie de Safonoff, née Bolle.

La particule est ornementale, voulue par mon grand-père russe quand ses papiers d'identité ont été traduits en français. Mort en 1931, je n'ai su de lui que ce que la rumeur familiale laissait entendre. Un jour, à l'école enfantine, la maîtresse me pose une question sur mon nom. Je réponds que mon grand-père était marquis. M^{lle} Chavaz me tapote la tête et sourit gentiment. J'ai soudain tellement honte que je pars en courant.

Que M^{lle} Marguerite Chavaz m'ait posé une question sur mon patronyme est vrai, que j'aie placé le mot de marquis dans ma réponse est vrai aussi. Et je m'enfuis en courant. Je me revois courir. Mais pourquoi ce sentiment de honte ?

J'étais très émue que ma maîtresse d'école, que j'adorais, s'intéresse à moi. Je ne savais pas bien ce qu'était un marquis, j'avais dit ce mot pour impressionner M^{lle} Chavaz. Mais ce même mot, mon père l'employait avec raillerie, à vrai dire mon père appelait son père vieux salopard, barbouilleur de croûtes, marquis de mon cul – des choses qu'une petite fille polie ne dit pas à sa maîtresse.





08 Elles ont l'air d'heureuses et gentilles petites filles. Mais à mon avis, elles posent. Elles posent pour faire plaisir au photographe. C'est mon père, le photographe. Quoi de plus normal que de sourire à son père ? Je ne le savais pas, qu'un jour, mes parents ne s'aimeraient plus. Eux qui m'avaient faite par amour ne s'adresseraient plus la parole. Au fait, de quoi est-il mort, ton père ? me demandait parfois ma mère d'un petit ton dégagé, impitoyable.



12 Marcelle Thérèse Marguerite Durig, dite Colette. Je n'ai appris que tardivement l'avalanche de prénoms de ma mère. Qu'est-ce qui a pris à mes grands-parents ? Je n'ai jamais entendu appeler ma mère autrement que Colette.

Mais Cléopâtre, Berthe ou Fanny, voici ma vraie mère, la seule à mes yeux, l'icône, la sans-pareille. Celle qui me gardera dans la voie droite, celle que je protégerai du mal. Comme elle est belle. Si mélancolique, si farouche. Princesse mandchoue, qui t'emportera au galop ?

Après le départ de mon père, je n'ai pas souvenir qu'une seule fois ma mère ait haussé le ton, se soit plainte, m'ait interdit quoi que ce soit. Je n'entrais pas dans sa chambre, elle n'entrait pas dans la mienne. Nous ne mangions pas ensemble. Il y avait entre nous une communication minimale faite de petites phrases impersonnelles. Manger ensemble était impensable. Manger ensemble à cette même table où mon père avait jour après jour hurlé, vomi des paroles odieuses, impardonnables, c'eût été le faire resurgir.

Elle ne se remit jamais de son divorce, jugé par elle comme une marque infamante. Il fallait nier. Mieux, ne pas parler. Travailler irréprochablement, ne voir personne. Sa fille ? La laisser faire, la laisser découvrir seule les choses de la vie.





16 Ce dessin est la copie fidèle d'un rêve fait à vingt ans. J'ai retracé mon rêve dès mon réveil. Alors, cette image ne m'avait pas autrement frappée; aujourd'hui elle m'étonne, si fantastique, si étrangère à mon quotidien. Pourtant, à soixante-six années de là, mon rêve m'apparaît clairement lisible. C'est bien moi, la cueilleuse

de plumes de paon, qui m'enfonce dans le désert, et c'est ma propre mort que je croise, portée par des pleureuses. Je ne pleure pas, trop occupée par mon flamboyant bouquet. Le paon ne figure pas dans le tableau. Il aura volé trop près du soleil et me laisse ses plumes en souvenir.



17 Quartier des Grottes à l'époque du rêve dans le désert.
Le photographe est mon premier mari.



18 Katerina Anghelaki, l'indéfectible amie, mon double :
ne pas oublier que c'est par elle que je rencontre F.B.,
chez qui elle logeait, 14 Grand-Rue, dans la vieille ville de
Genève (voir la partie de tarots, dans *La Fortune*).

Avant le départ pour l'Amérique, F. et moi nous allons dire au revoir à Katerina. C'est ma première fois en Grèce, non pour F. Fin octobre 1962, temps gris, venteux, pluvieux. À Égine, la maison de Katerina est humide et sombre ; eau froide, couvertures poussiéreuses, j'attrape un gros rhume. Nous n'avons que six jours, le ciel reste couvert, mon rhume vire en grippe, Katerina me trouve fâcheuse ; ma triste mine fait offense à sa maison, à son île, à sa propre personne.

Et le pays que j'ai entraperçu était à l'image du temps maussade et de mon état souffreteux. L'île se montrait méfiante, presque revêche, aussi peu dispose que moi-même. Peu de femmes dehors, pressées, emmitouflées, tirant un enfant geignard par le bras ; dans les cafés du port, les hommes qui jouaient au tric-trac gardaient leur vareuse sur le dos. Les barques de pêche étaient à l'ancre, pas de yacht blanc à quai, pas un mot d'anglais nulle part.

Nous nous replions à Athènes. Il pleuvine. Katerina et Rodney le laconique habitent rue Sina, une petite rue qui part de la rue Hippocrate et grimpe vers la colline du Lycabette. L'appartement est petit, F. va faire un tour, je pense me réfugier dans la baignoire, le chauffe-eau ne marche pas. Le soir nous allons à la taverne du coin, chez Michali. Il y a de la potée aux choux, patates et lard. Pourquoi tu ne manges pas, me demande un homme assis près de nous. Pas jeune, yeux rieurs, me parle en américain, travaillait dans l'automobile à Détroit. Tu es malade ? Il te faut boire un rakomelo. Eau bien chaude, raki, citron et miel. Et puis tu écoutes ça : il bourre le juke-box de drachmes.

Par la suite, je verrai autant de lumière grecque qu'on voudra, je verrai le chat noir sur l'escalier, le pot de basilic, là-haut la petite chapelle sur fond de mer vaporeuse, je verrai l'âne, le figuier – et même je me rencontrerai

moi-même au détour d'un sentier, mais je n'oublierai pas mes six jours initiatiques. Cinq à me morfondre, le sixième à me remettre. La potion rakomelo-rembetiko agit puissamment. Katerina me pardonne. Elle danse le tsifteteli, les yeux modestement baissés pendant que poitrine et croupe se trémoussent. Applaudissements nourris, elle se rassied, allume une Papastratos sans filtre, la Gauloise grecque. Et l'homme de Détroit m'apprend le zembekiko. Tu vois, me dit-il, tu es guérie.

La petite photo du lendemain (moi, F.B., Rodney Rooke) est prise par Katerina, depuis sa fenêtre. Photo retenue par mon éditrice, elle a bien fait, je n'y pensais plus, à mon premier voyage. Le seul que mon mari et moi aurons fait en Grèce ensemble.

19 La pratique du triple bisou n'existait pas. Le baiser de son père à la mariée scelle un instant exceptionnel. À l'insu de la photo, mon père me fourre dans la main, plié en quatre, pas d'enveloppe, un gros billet, tout en chuchotant « Quand on marie sa fille... ». L'expression est touchante; de fait, c'étaient mes beaux-parents qui organisaient et payaient le dispendieux mariage de leur fils aîné. L'épouse sans dot (et divorcée) n'avait eu à présenter comme famille que ses deux parents – divorcés aussi, une double faute que le marié m'avait recommandé de taire.

L'amour n'est pas le même dans les familles riches que dans les familles pauvres. Quand mon père me murmure sa petite phrase et me refile le gros billet, il m'aime vraiment. Et quand ma mère m'entraîne au Bon Génie et avise la robe la plus chère, qui est aussi la plus belle – il avait fallu deux séances d'ajustage –, elle voulait que sa fille brille. On était en décembre, elle m'avait aussi acheté un châle en mohair blanc, très doux.



20 Ils se sont pris l'un l'autre en photo. Geste impromptu, pas de préméditation ou de pose. À cette date, sans enfants.

Bien qu'immobile, l'homme est actif: il lit le journal, ses yeux sont occupés. S'il levait les yeux et regardait sa femme qui tient l'appareil, on verrait ses yeux, le visage aurait une expression. Je n'arrive pas à imaginer laquelle. Comment mon mari me voyait-il?

La voilà, celle qu'il voyait. Je me reconnais. Les yeux dans le vague, le regard ailleurs. Quelque chose la laisse sans voix, elle n'en croit pas ses yeux. Sa propre vie? L'homme qui lit le journal?

Le film de Jean-Luc Godard, *Masculin féminin*, donne idée de l'abîme qui sépare les deux genres. Pour autant, ils sont inséparables.



21 Il y avait à Georgetown, le vieux quartier de Washington, une librairie française où j'allais parfois. Au volant de la Plymouth, j'aperçois Jim. Le feu passe au rouge. C'est bien lui, c'est irréfutablement lui qui traverse devant moi. Mon cœur fait un saut, le moteur cale, le piéton tourne au coin de la rue.

J'écris bien sûr, j'écris à mon apparition. Ni l'océan ni mon état de femme mariée ne m'en empêchent. J'écris sur l'oubli impossible, sur mon hallucination, sur le malheureux roman de notre séparation.

La réponse est datée du 11 avril 1963. De nous deux, c'était Jim (James Ernest Cormack) l'écrivain, le poète, le philosophe. La qualité la plus remarquable de cette très belle et longue lettre est sa clarté, sa foi, sa logique, le soin avec lequel l'auteur explique que nos deux vies sont indissolublement liées et le seront jusqu'à notre dernier souffle. Il m'attendait. Il m'attendrait.

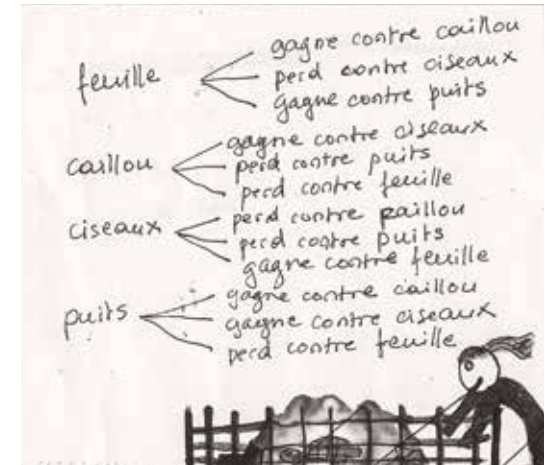


La deuxième lettre, aussi postée de Londres, je la reçois cinq ou six ans après, de retour à Genève. Ma première fille avait deux ou trois ans, Jim était venu nous voir, mon mari et moi, au volant d'une époustouflante Morgan bleu-violet, accompagné d'une souriante jeune fille blonde, Jackie. Ni l'une ni l'autre n'ont fait long feu.

La seconde lettre raconte une blague. C'est l'histoire de deux pêcheurs qui pêchent dans le Loch Ness. Ils se détestent et ne cessent de se jouer les pires tours. La plaisanterie tire en longueur, émaillée de calembours égrillards. Toutefois, la seconde missive complète singulièrement la première et ne l'affaiblit pas.

Nous ne nous sommes jamais complètement quittés. Avant la fin du siècle, Jim m'appelait souvent et nous avions des conversations aussi interminables que notre amitié. Puis, à la mi-juillet 1998, sa sœur Pamela me téléphone de Newcastle. Dans l'agenda de son frère, mon nom et mon adresse étaient soulignés, aussi elle tient à me faire part de la nouvelle.

Elle a l'accent chantant de nord de l'Angleterre et sa voix n'est pas du tout triste. Je lui en sais gré et me répands en éloges sur le disparu. Deux ou trois jours plus tard, comme je roule à vélo sur le quai d'Égine, la voix de Katerina Anghelaki me hèle. Elle boit une bière en compagnie d'un homme basané qu'elle me présente sous le nom de Septembre Noir. Le lendemain en début de soirée, assise sur la jetée d'Aghia Marina, je contemple les vols de grands oiseaux de mer et je pense à Jim. Là-haut il m'écrit sa dernière lettre, pleine d'heureux présages. J'ai rendez-vous avec l'homme au curieux surnom. Même s'il ne vient pas, ce moment est à sauver.



22 Le jeu de la mourre. De l'italien dialectal morra, du latin mora, qui veut dire retard, ajournement, empêchement. Le jeu ancien se jouait à deux, on criait un chiffre et simultanément tendait au hasard tant ou tant de doigts.

Le jeu se pratique toujours dans les préaux d'école, sous le nom de Feuille-Caillou-Ciseaux-Puits. Deux joueurs face à face crient 1, 2, 3. À 3, on tend le bras droit : main à plat pour feuille, poing fermé pour caillou, index et médium en V pour ciseaux, main en forme de creuset pour puits.

Le jeu n'est pas de pur hasard. Au bout d'un certain nombre de coups, Feuille et Puits gagnent contre Caillou et Ciseaux.

Les enfants ne se soucient pas de gagner ou perdre. Ils jouent pour le plaisir et s'arrêtent quand ils en ont assez.

La racine latine indique que tout jeu cherche à suspendre le temps. Qu'est ce qui fait oublier le temps ? L'amour ? L'écriture ?

TABLE	Avant-propos	7
	Chronologie	11
	Romans et nouvelles	
	La part d'Esmé	17
	« Femme à l'oiseau »	245
	Au nord du Capitaine	255
	« La tête de ma femme »	481
	Autour de ma mère	499
	Reconnaisances	751
	La Fortune	853
	Album	1021